

L'Écriture théâtrale (I)

Consigne : Écrire une scénette avec deux personnages qui communiquent à distance, via un téléphone (portable ou fixe). La 1ère et la dernière répliques sont données :

A — Allo, c'est moi, je ne te dérange pas ?

B — Écoute, je préférerais qu'on se voie pour en parler.

Entre les deux, vous pouvez choisir deux situations :

1°) A essaie d'annoncer une rupture à B

2°) A essaie de déclarer sa flamme à B

Dans les deux cas, vous pouvez jouer sur des quiproquos (B ne comprend pas, ou ne veut pas comprendre), développer un registre comique ou au contraire grave et sentimental.

Germain et Marie

La scène se passe dans le parc de l'EHPAD où réside Germain, 75 ans, par un beau jour de printemps. Il est assis sur une chaise en plastique, il somnole, bercé par le chant des oiseaux. La sonnerie de son téléphone portable vient le tirer de sa rêverie. Il se lève d'un bond, grimace en portant la main à sa hanche droite et essaie laborieusement d'extirper l'appareil de la poche de son jean, mais au moment où il parvient enfin à décrocher, la sonnerie s'arrête. Germain se rassoit avec précaution.

Germain : Et merde ! Je m'habituerai jamais à ces engins ! Il faudra que je dise à Etienne, quand il viendra me voir, de me le régler pour qu'il y ait davantage de sonneries, lui il sait faire ça par cœur... Les jeunes, ils sont tombés dans la potion médiatique en naissant... Mais qui a bien pu m'appeler à cette heure-ci ? Ah, ça sonne à nouveau ! (*sonnerie*) Cette fois, je l'ai dans la main et je n'ai qu'à appuyer sur le bon bouton !

Marie, que l'on voit derrière un paravent sur la droite de la scène, la soixantaine bien conservée, chignon sage, tenue chic, appuyée contre sa voiture garée sur un parking : Coucou, Germain, c'est moi, je ne te dérange pas ?

G : Ah, c'est toi, Marie, je suis bien content que tu m'appelles !

M : Oui, je viens juste prendre de tes nouvelles. Je suis rentrée hier de mon séjour à Londres chez mes enfants. Ta fille m'a appris que tu étais entré à l'EHPAD depuis la semaine dernière. Ça m'a fait tout drôle quand j'ai regardé ta maison hier soir avec les volets tout fermés.

G : Ah oui, et c'était bien ton voyage ?

M : Tu ne t'ennuies pas trop ? Ça a dû être dur de ne pas retourner chez toi quand tu es sorti de la Maison de Convalescence après ton opération ?

G : Oh ça va ! Et toi, tu t'es plu à Londres ? Tu as eu du beau temps ?

M, *commençant à marcher lentement autour de sa voiture* : Je voulais te dire, Germain, depuis hier soir, il y a quelque chose qui me chiffonne...

G, *en riant* : Ah, c'est une histoire de chiffons ? Tu sais, je n'ai jamais été porté là-dessus, j'ai toujours préféré la mécanique...

M, *riant aussi* : Bravo, Germain, un point pour toi ! ... Mais, écoute-moi, ce que j'ai à te dire est très sérieux : j'ai beaucoup réfléchi depuis un mois et ...

G : Tiens, tu réfléchis, toi ? Tu ne réfléchissais pas tant quand tu laissais ton chien venir faire ses besoins dans ma pelouse !

M, *au bord des larmes, la gorge nouée* : Oh, tu es injuste, ça n'est arrivé qu'une fois ! Il me semble que j'ai toujours été une bonne voisine. D'ailleurs, rappelle-toi, quand tu es tombé, si je n'avais pas appelé les pompiers, tu y serais encore, allongé dans ton escalier.

G : Mais oui, mais oui, je m'en rappelle. Même que tu voulais monter dans le camion des pompiers, que tu leur as fait une scène pas possible, toute une histoire, je n'y ai rien compris !

M : Bon, alors, maintenant que tu es à la Maison de Retraite, qu'est-ce qu'elle va devenir ta maison ? Ecoute, Germain, si tu voulais ...

G, *la coupant* : Ma pauvre Marie, je ne sais pas trop ce que je voudrais, il me faut du temps pour m'habituer... Je ne suis pas trop malheureux ici, j'ai retrouvé quelques connaissances...

M : Ah, qui ça ? La vieille Mauricette qui habitait au bout de la rue ? Ou la Ginette qui avait fait un temps le ménage chez toi après la mort de ta pauvre femme ?

G : Eh, dis donc, la Marie, tu parles comme si tu étais jalouse ?

M : D'abord, tu ne m'appelles pas « la Marie » et je ne suis pas jalouse... Mais tu sais, Germain, moi, je t'aime ... bien et, si tu revenais chez toi, je pourrais...

G : Ecoute, Marie, je n'ai pas encore perdu la tête et je sais bien que je ne peux plus rester tout seul chez moi, j'ai besoin de quelqu'un pour m'aider à me déplacer...

M, *enthousiaste, faisant à grands pas le tour de sa voiture* : Justement, Germain, je voulais te faire une proposition...

G : Oui, tu veux venir me voir avant de repartir bientôt en voyage !

M, *découragée, arrêtée contre sa voiture* : Bon, écoute, puisque tu ne veux rien comprendre, je vais venir te voir et nous discuterons de vive voix, je suis dans ma voiture et j'arrive...

G : Ah non, pas maintenant, l'animatrice va venir me chercher pour la chorale, elle me l'a dit...

M : Ah... parce que tu chantes maintenant ?

G : Vous chantiez, j'en suis fort aise et bien dansez maintenant !

M : Qu'est-ce que tu racontes ?

G, *après un temps de silence et un soupir* : La Fontaine, la cigale et la fourmi...

M : N'essaie pas de détourner la conversation... Ecoute, Germain, ça fait longtemps que je voulais te le dire : tu as passé les 70 ans et moi je n'en suis pas bien loin, mais on pourrait encore être heureux tous les deux, si tu voulais m'écouter...

G : Ça, c'est nouveau, Madame Marie ! C'est une option inattendue... Il faut que je me concentre pour y réfléchir et je préfère qu'on en reparle plus tard, tu n'auras qu'à venir me voir, mais il faudra me téléphoner avant, car je suis finalement assez occupé ici...

Germain raccroche, se tourne vers la gauche avec un grand sourire : Comme c'est gentil à vous, Mademoiselle Élise, de penser à moi pour la chorale, si vous voulez bien m'aider, ça me fait plaisir de donner le bras à une belle jeune fille comme vous.

Simultanément, Marie, dépitée, en faisant mine de monter dans sa voiture : Et il me raccroche au nez... Beaucoup à faire ! ... Vieux menteur, bien trop fier pour m'écouter, mais j'essaierai à nouveau demain et j'y arriverai !

Marie-Thérèse Laborde

J'ai raté la sortie !

Décor : panneau sortie n°6 à 12 km, Le téléphone sonne, l'écran affiche « numéro inconnu ».

Elle : Allo, c'est moi, tu sais.

Lui : Je n'ai pas reconnu ton numéro de téléphone.

Elle : J'appelle du bureau de ma collègue.

Lui : Tu es revenue au bureau ; tu veux tromper ton monde ?

Elle : Sous certains aspects on peut le voir comme ça. Je ne te dérange pas ?

Lui : Pas vraiment. Mais un peu quand même.

Elle : Tu es sur la route ?

Lui : Devine ! On s'est quitté à dix-sept heures j'avais quatre cents kilomètres à faire, il est dix-huit heures. Et je n'ai pas une Porsche.

Elle : Dommage !

Lui : Dommage pour quoi ?

Elle : J'aurais bien aimé connaître un mec avec une Porsche.

Lui : C'est cher.

Elle : La Porsche ?

Lui : Oui ; plus cher que le mec...quoique si c'est Ronaldo...

Elle a un petit rire nerveux

Elle : Ce n'est pas de ça que je voulais parler. Enfin pas de Porsche. Ni de Ronaldo.

Lui : De mec normal alors ?

Elle : Oui en quelque sorte.

Lui : Puisqu'on en parle, le tien il doit t'attendre là, à l'heure qu'il est.

Elle, un peu irritée.

Elle : Il n'est pas là ce soir.

Lui : Pourquoi tu me le dis maintenant ? J'aurais pu rester plus longtemps.

Elle : On ne t'attend pas aussi chez toi ?

Il reste silencieux quelques secondes.

Lui : Zut j'ai raté la sortie.

Elle : Pardon c'est de ma faute !

Lui : Non, c'est la faute de ta question.

Elle avec une petite voix

Elle : Tu sais, tu avais raison...on aurait pu rester plus longtemps ensemble. Mais je ne l'ai pas dit. Et je t'appelle justement pour te le dire.

Lui ironique.

Lui : C'est d'une logique implacable, ton histoire. Je ne te l'ai pas dit quand c'était possible et maintenant que c'est impossible je te le dis. On est bien avancé et en plus j'ai raté la sortie. Finalement les « votre appel ne peut aboutir nous vous prions de rappeler ultérieurement » ça a du bon, si ça t'était arrivé je serais bien tranquille ; on ne remerciera jamais assez Orange pour tous les ennuis que leurs pannes évitent !

Elle : Tu peux m'écouter un peu ?

Lui : Je ne fais que ça, qui c'est qui a appelé ? C'est bien toi ? Donc je suis en position de receveur et d'écoute !

Elle garde le silence

Lui : Bon d'accord allez on rembobine : dring, dring allo j'écoute, ah c'est toi. Je suis content de t'entendre tu vas bien depuis tout à l'heure ? Qu'est-ce que tu réponds ?

Elle d'une voix officielle.

Elle : Bonjour Monsieur, excusez-moi de vous déranger ; voilà ; je cherche un homme aimant, bien sous tous rapports, qui reste avec moi au-delà de dix-sept heures et, signe distinctif, qui ne possède pas de Porsche. Voyez-vous une opportunité autour de vous ?

Lui après un long silence.

Lui : Autour de moi je ne vois même plus les rails de sécurité ni les panneaux ; tu es sérieuse là ?

Elle toujours sur un ton officiel.

Elle : Notre agence matrimoniale est une agence reconnue et respectable ; cette proposition est on ne peut plus sérieuse.

Lui prenant le même ton.

Lui : Très bien madame, je vous remercie de m'avoir contacté ; peut-on savoir si votre annonce propose le « plus si affinité » ?

Elle ne pouvant cacher son émotion.

Elle : Mon engagement personnel dans cette affaire m'oblige à oublier les bonnes manières et à répondre affirmativement.

Dis on en reparle quand tu reviens ? Je prendrai mes dispositions pour être libre.

Lui à nouveau sur un ton officiel.

Lui : Votre annonce a retenu notre attention et nous allons prendre toutes les dispositions pour y donner une suite positive... sauf si j'achète une Porsche !

Bernard Lefebvre

L'Amour, ça déménage !

La scène est partagée en deux appartements occupés par des trentenaires. A gauche le salon, très classique et bien rangé, de Gérard, jeune homme réservé et timide ; à droite celui, moderne, coloré et encombré de cartons de déménagement, de Sophie, sa voisine de palier, extravertie et gentille.

Gérard est fou amoureux de Sophie et voudrait lui déclarer sa flamme mais ne sait comment s'y prendre. Sophie quant à elle, loin d'imaginer cela, se prépare à déménager suite à une mutation professionnelle.

La scène est vide lorsque le rideau se lève. Gérard entre, téléphone portable à la main. Il marche un peu de long en large, regarde le téléphone, semble hésiter, effectue quelques exercices respiratoires et prononce quelques mots auto-persuasifs pour se donner du courage et finalement compose le numéro de Sophie.

La sonnerie retentit dans le salon de Sophie qui entre en maugréant, les bras chargés d'une pile de vêtements, et s'affale lourdement sur le canapé où elle récupère son portable en faisant voler toute sa charge.

Gérard – Allo ! C'est moi ! Je ne te dérange pas ?

Sophie – *ironique* – Gérard ? Non ! tu ne me déranges pas ! Pas du tout ! Je faisais juste quelques petits rangements ! Qu'est-ce qui t'amène ? Je t'écoute.

Gérard – *s'empêtrant dans ses paroles* – Eh bien...rien, rien de spécial si ce n'est qu'en cette belle après-midi, je me disais, enfin, je pensais que, peut-être, si cela pouvait te convenir, t'aller, te faire plaisir, on pourrait...

Sophie – *le coupant en manifestant de l'impatience* – oui, quoi ?

Gérard – Euh, toi et moi, moi et toi...

Sophie – *riant* -Oui, ce sont les mêmes, continue, alors ?

Gérard – Oui bien sûr, alors, un petit tour, un petit café, ce que tu voudrais, ce que tu voudras, tout quoi !

Sophie - Tout quoi ? tu ne pourrais pas être plus précis ?

Gérard – Non...euh, si ! Oh, dans ma tête tout s'emmêle, c'est un vrai désordre !

Sophie – C'est rassurant ! chez moi aussi !

Gérard – Ah bon ! toi aussi ? Tu es troublée ? Nous sommes sur la même longueur d'ondes ?

Sophie – *regardant tout autour d'elle* – Point d'onde ici mais plutôt un raz de marée ! Je suis dans un tel bouleversement que ne sais pas si je vais m'en sortir !

Gérard – Alors c'est comme moi ! c'est lourd à porter n'est-ce pas ?

Sophie – *soulevant un carton* -Je ne te le fais pas dire ! Je me sens envahie et ne sais guère par quel bout commencer !

Gérard – Il faut peut-être, pour s'encourager, se persuader qu'il va s'agir d'un très beau voyage.

Sophie – Pour le voyage, on peut dire que je suis partante. Je ne sais s'il sera beau mais pour l'instant il faut que je lâche du lest !

Gérard – Je te comprends. C'est difficile mais il faut se lancer, trouver au fond de soi la force de...

Sophie – *montrant le désordre dans la pièce* - Je préférerais et de beaucoup trouver celle de deux bras qui m'emporteraient, me délivreraient de tout...

Gérard – *regardant son corps plutôt frêle et actionnant un petit biceps* – Cela ne fait pas tout !

Sophie – Si, en ce qui me concerne si et surtout en ce moment où je me sens faiblir. C'est ce qui me serait du plus grand secours.

Gérard – Il n'est jamais très bon de vouloir mettre la charrue avant les bœufs ! N'est-il pas plus raisonnable de prendre un peu de temps, ne rien précipiter ?

Sophie – *en riant* – Précipiter ? mais Je ne compte rien jeter ! c'est un peu aussi mon problème ! Quant à ta charrue, au point où j'en suis, j'aurais bien besoin des bœufs en même temps !

Gérard – *un peu effaré*- Quelle hâte ! quelle ardeur ! tu ne trouves pas tout cela un peu désordonné ?

Sophie – *regardant autour d'elle* – Si ! c'est vrai qu'un peu d'ordre m'aiderait à y voir plus clair. Aurais-tu une proposition intéressante à me faire pour m'aider à sortir de ce pétrin ?

Gérard – Ne connaissant pas exactement l'état dans lequel tu te trouves, je n'ose pas trop m'avancer.

Sophie – Oh, il n'y a rien de très compliqué : des souvenirs entassés, du quotidien empaqueté, et moi, au milieu de tout ce fatras, n'espérant que partir découvrir d'autres horizons.

Gérard – Ah ! – *de satisfaction* – Il n'y a rien d'effrayant dans tout cela, rien d'insurmontable, je suis prêt à tout prendre et tout porter !

Sophie – Tu as beau jeu de parler ainsi ! tu n'es pas à ma place ! Ce n'est pas toi qui dois faire face à tout toute seule !

Gérard - Qui te parle d'être seule ?

Sophie – Pour l'instant, j'ai beau chercher autour de moi, je ne vois pas d'autre âme qui vive !

Gérard – Et la voix ?

Sophie – *riant* - Quelle voix ? Celles que Jeanne entendait et qui l'aidaient à soulever des armées me font ici cruellement défaut !

Gérard – *contrarié* - Je parlais de la mienne !

Sophie – Ah, toi ! Pardon, Oui, tu es très gentil mais cela fait un bon moment maintenant que nous discutons et je ne suis pas plus avancée.

Gérard – Tu as raison, je devrais être plus direct, plus réactif, plus rapide, plus présent !

Sophie – Je n’osais pas te le demander.

Gérard – Ta retenue est émouvante et me donne encore plus envie de voler vers toi !

Sophie – Ah oui ? Faute de voler, tu n’as qu’un palier à traverser pour me rejoindre. D’ailleurs, tu l’as bien fait, l’autre jour, quand je t’ai invité à la soirée que je donnais pour fêter mon nouveau départ professionnel !

Gérard – Oui... et c’est là d’ailleurs que j’ai tout compris, réalisé combien entre deux, pas de porte ! la joie et le bonheur peuvent s’infiltrer !

Sophie – *ne sentant rien venir* - C’est vrai que l’ambiance était bonne. J’étais un peu pompette. Je ne sais plus trop ce que j’ai pu dire et faire et j’avoue que je t’ai vu toi aussi sous un autre jour pour la première fois.

Gérard – Tu étais tellement belle, tellement enjouée !

Sophie – Tu n’étais pas mal non plus et tellement différent du personnage guindé que l’on connaît !

Silence au bout du fil

Sophie – Oh, excuse-moi ! Je ne voulais pas te vexer mais avoue que c’est vrai que tu es un peu coincé !

Gérard – *touché*- Coincé peut être mais avant tout...écoute-moi, j’étouffe !

Sophie – *inquiète* – ça ne va pas ? Tu ne te sens pas bien ?

Gérard – Si, ce n’est qu’une bouffée ...d’amour

Sophie – *taquine* – Arrête ! Tu n’as pas l’âge de l’andropause !

Gérard – *blesé et contrarié*- Tu ne comprends pas ! Tu ne comprends rien ! Je suis amoureux voilà tout.

Sophie – *intriguée* – Ah ! Je préfère. Excuse-moi mais c’est étrange que ça te remonte, comme ça, alors que nous parlons tranquillement, toi et moi, au téléphone ?

Gérard – Non ! Il y a déjà fort longtemps que je porte ce secret.

Sophie – Tu ne m’avais rien dit !

Gérard – C’est tellement difficile ! Nous sommes, l’un et l’autre, si différents !

Sophie – *gentille et douce* – Tu mets des obstacles là où il n’y en a pas.

Gérard – *un peu réconforté* - En es-tu sûre ?

Sophie – *compatissante* – Bien entendu ! La différence est enrichissante pour un couple. Du moins c'est ainsi que je le vois.

Gérard – *Heureux* – Alors... Tout est possible ?

Sophie – *Amusée et attendrie* -Tu en doutes ? Allez, en attendant, traverse le palier et viens m'aider. L'amour, ça déménage ! J'ai vraiment besoin de toi et je préfère que l'on se voie pour parler, si tu le veux, de tout ça.

Gérard- *au comble de l'excitation et du bonheur* – J'arrive de suite !

Il coupe la communication et sort de la pièce en manifestant physiquement sa joie.

À l'autre bout du fil, parlant désormais dans le vide :

Sophie – Au fait, Je la connais ? Comment s'appelle-t-elle ?

Françoise Cartron

Scène I

V - Allo, c'est Valentine, je ne te dérange pas ?

D - Si, je me trouve parmi le collectif.

V - Oui, j'ai compris. Je ne pouvais pas m'y rendre aujourd'hui.

D - C'est dommage, on avance.

V - Écoute, j'ai à te parler Denis.

D - Eh bien, tu es en train de me parler !

V - J'essaie de faire vite, c'est ... compliqué au téléphone...

D - Fais vite, nous sommes en pleine discussion tumultueuse !

V - Écoute Denis, je voudrais te parler de ma situation...

D - La tienne ! alors qu'à nous tous, nous faisons feu de tout bois dans toutes les directions !

V - Denis... je t'aime...

D - Comme Maréchal nous voilà ? Il fallait donc te déplacer pour cette réunion !

V - C'est plus sérieux...

D - Pour qui ? Nous, ici, c'est constructif. Nous y sommes presque.

V - Je ne le vois pas ainsi... Moi... c'est toi et toi seul que je veux voir.

D - Moi, c'est toi que je ne veux plus entendre en cet instant car je ne peux pas interrompre plus longtemps notre travail.

V - Attends Denis... j'ai besoin de te dire...

D - Tes envies ne peuvent pas attendre ?

V - Ce ne sont pas des envies, ce sont des besoins. J'ai à te dire...

D - Voilà, par ton interruption, les membres de notre collectif sont dispersés !

V - Plus de pensées, que des chimères...

D - Que dis-tu ?

V - Tu me plais...

D - Ce n'est pas une plainte !

V - Ton sourire est dévastateur...

D - Et après ?

V - Je donne alléance à tes pensées...

D - Oui, c'est ça. Comment aimes-tu mes cheveux ? mes yeux ? mes fesses ? mon dos ? Tu te fais des films Valentine.

V - Non, je vis, et dans le présent, je me sens de plus en plus attirée par ton être.

D - Vogue la galère...

V - Nos activités, ma perception des choses, de notre environnement, nos partages se mêlent...

D - Écoute Valentine, je préférerais qu'on se voie pour en parler.

Scène II

C - Allo, c'est Caroline, je ne te dérange pas Sébastien ?

S - Pas le moins du monde, comment vas-tu ?

C - Couci-couça... J'ai à te parler...

S - Oh là là ! Tu me parles tous les jours !

C - C'est vrai, cependant par téléphone, je pense être plus à l'aise...

S - Tiens, c'est nouveau !

C - On se voit tous les jours, et ne je m'exprime pas sur le fond de mes pensées...

S - Ah bon ! Tu en as ?

C - De vive voix, et face à toi, je suis impressionnée par ta présence, ton regard... ton corps... bref, ta prestance...

S - Je t'intimiderais ? J'en doute, depuis le temps qu'on se côtoie...

C - C'est différent... mes sentiments envers toi ont évolué... Je suis bousculée Sébastien...

S - Copain copain, nous sommes ainsi depuis le début, et c'est très bien comme ça.

C - M'en veux-tu ? Ma franchise me perdra peut-être...

S - Écoute, je préférerais qu'on se voie pour en parler.

Marie-Christine Perrot

Théâtre à deux (I)

Manon nettoie sa maison, les vitres plus particulièrement. Son portable sonne. Elle décroche et remonte sur son escabeau. Lui est assis sur un tabouret. La scène est noire sauf eux deux dans un rayon de lumière

A — « Allo, c'est moi... Je ne te dérange pas ? »

M — « Ha! Michel, non pas du tout ... penses tu ! » *Elle soupire et lève les yeux au ciel tout en calant le téléphone entre son oreille et l'épaule.*

A d'une voie très hésitante, il regarde ses pieds — « Non... ce n'est pas Michel... C'est Andréa... »

M — « Andréa ? Ha! ha ! Quelle surprise... On ne vient pas de se voir ce matin chez le boulanger ? »

Elle continue de passer l'éponge sur les vitres.

Il lisse nerveusement des plis imaginaires dans son pantalon, en silence. Elle reprend son portable en main, dans l'autre son éponge.

M — « Allo ? Andréa ? Tu es toujours là ? »

A en souriant, relevant la tête — « Oui, oui...Tu vas bien ? »

M — « Et bien ma foi, oui.» *Elle s'écarte du portable et le fixe en face.*

« Mon Dieu mieux que toi mon pauvre ! » *pour elle-même.*

Tournée vers son chien imaginaire en bas de l'escabeau... « Il est gentil le petit... on n'a pas fini hein ! »

Lui lisse toujours les plis de son pantalon, se regarde les doigts nerveusement, cherche visiblement ce qu'il pourrait dire. Elle passe le racloir sur la vitre, met le haut parleur et garde le portable dans la main. Elle lui parle avec distance.

M — « Tu voulais quelque chose peut être ? »

A — « Et bien oui Manon... »

Elle lève les yeux au ciel et laisse échapper un soupir. Elle descend de l'escabeau et se positionne face à une nouvelle fenêtre.

M — « Je t'écoute. Oui ? »

A- « Ce que je dois te dire est assez difficile... »

M *arrête de passer l'éponge* — « Oh ? C'est ta mère ? Elle est tombée ? Non, elle a eu un accident ? Ah... depuis le temps que je dis qu'elle ne devrait plus conduire... »

A *en relevant la tête* — « Euh...non ! C'est vrai tu penses vraiment qu'elle devrait arrêter de conduire sa voiture ? »

M — « Ben à 80 ans ça me paraît un bel âge... non ? Oui, c'est vrai on croit toujours que l'on sait encore faire des choses, qu'on a vingt ans mais tout ne suit pas... comme on dit les raideurs se déplacent... »

Elle rit de bon cœur et se reprend tout aussi vite — « Oh, mais qu'est ce qui lui est arrivé à Germaine ? »

A — « Ah Germaine, rien, rien du tout... ». *Il prend un air grave et regarde à nouveau ses pieds* — « C'est autre chose... plus sérieux ».

M — « Plus sérieux, tu me fais peur... »

Elle change à nouveau l'escabeau de place, elle se déplace en dessinant un carré imaginaire autour d'Andréa.

A — « Non... je ne veux pas t'effrayer... »

M — « Oh Andréa ! Ça suffit... accouche... On se connaît tout de même... Je t'ai fait manger ta soupe quand tu étais petit... C'est quoi le problème ? »

A — « Et bien c'est ça... c'est peut être ça le problème... »

M — « Quoi, tu n'aimes plus la soupe ? C'est sérieux ? Écoute je ne comprends rien à ce que tu veux dire... Je passe l'éponge... J'aimerais bien y voir clair... au travers même... ». *Elle ne cesse de passer le chiffon doux sur les carreaux.*

A — « Moi aussi j'aimerais bien que tu y voies clair...même au travers si tu veux...J'aimerais bien ça oui » *Il s'est levé d'un bond pour parler comme pour une déclaration, les bras ouverts en croix.*

M *en mimant le travail du laveur de vitre* — « Et bien il n'y a qu'une solution, faut que tu t'y mettes... se lancer...de l'huile de bras ...Y a que ça...une main ferme et un bon coup d'œil. »

A *un peu interloqué, il regarde son portable et lui parle*

— « Oh... Voilà une entrée en matière assez ...inattendue et... musclée. Tu es d'accord alors ? Oh je suis tellement heureux que tu me comprennes ! Depuis que je suis petit je sais que tu lis en moi comme dans un livre ouvert. Tu as toujours su ce que j'aimais...ce dont j'avais besoin...ce qui me faisait plaisir... »

Elle s'arrête net de faire ses carreaux. Et sans quitter des yeux le portable elle le porte à son oreille...Elle arbore un air dubitatif. Sa main pend avec l'éponge.

Lui est debout tourné vers elle. Elle lui tourne le dos.

A — « Je voyais dans tes yeux tellement de gentillesse... ta voix me berçait quand je n'arrivais pas à m'endormir. »

M — « Andréa, je travaillais pour ta mère... qu'est-ce que ça à voir avec les carreaux ? »

A — « trèfle pique, oui comme tu voudras ... Tu es la dame qui pique mon cœur (en mimant la chanson)... et je suis ton valet », *en se mettant à genou.*

M — « Euh... écoute, là je termine mes carreaux et je préférerais que l'on se voie... » .

Théâtre à deux (II)

A — « Allo, c'est moi, je ne te dérange pas ? »

D est dentiste, il est penché sur une personne allongée dans le fauteuil. Il décroche le haut parleur de son téléphone grâce à un bouton sur le plateau de commande de ses engins de soin.
— « Si ! Je suis en plein amalgame et le haut parleur fonctionne. Je t'appelle tout à l'heure. »

A — « Non, ne raccroche pas ! Je dois te parler tout de suite. Plus tard, il sera trop tard. »

D — « Si c'est pour me rappeler le souper de ce soir chez ta mère, je sais. Ok et je passerai prendre des fleurs. Et pas de lys, elle est allergique à l'odeur, je sais. Et ça fait mortuaire oui, je sais. »

Il regarde son patient en souriant, lui fait un clin d'œil et en haussant les épaules, cherchant son approbation.

A — « Ce n'est pas la peine de prendre des fleurs, non. Ça ne sera pas la peine. »

D — « Mais tu sais que ta mère est très à cheval... ce qui d'ailleurs un euphémisme pour une cavalière de son rang ! » *Il sourit encore.*

A — « Je sais que tu n'as jamais apprécié ma mère... on va en rester là... *Soupir...* ce n'est qu'une des raisons parmi tellement d'autres.... » *Un gros soupir.*
Il calme son patient qui bouge et qui ne sait plus où se mettre devant la tournure que prend la conversation.

D — « Bon on ne va pas refaire le monde... Tu t'occupes des fleurs alors. Je passerai à mon club sur le chemin du retour. Ne m'attends pas. On se retrouve là. Ok, je raccroche... Je sèche là... »

A — « Tu le fais exprès... Tu ne comprends pas... Ton amalgame... mais je n'en ai rien à faire moi qu'il sèche... c'est moi qui sèche depuis tellement d'années ... j'arrête là ! Salut »

D — « Chérie, là c'est à la limite d'être dur... Je vais devoir tout recommencer... Hein ! Tu es gentille, hein ! Je préférerais que l'on se voie pour en parler... »

D À son patient toujours allongé... — « Ah l'impatience de ces femmes... quelle fougue ! On ne sait pas les arrêter quand elles sont lancées et amoureuses, c'est encore pire... »

Revenons à cette dent creuse... et à ce pansement Voilà une chose importante... là tout de suite !

Il hausse les épaules et se penche vers son patient.

Régine Michaux

Sans Titre

Personnages :

Julien, 32 Ans

Virginie, 29 ans

Mariés sans enfant.

Vivent ensemble depuis 8 ans.

La scène est séparée en deux ;

À gauche, décor d'une chambre d'hôtel (*on voit Julien marcher de de long en large, nerveux*).

À droite, décor d'un petit salon d'appartement (*on voit Virginie, affalée sur son canapé, un portable à la main*).

Julien, revenant d'un voyage d'affaire, téléphone à Virginie, dans la ferme intention de lui signifier sa décision de se séparer d'elle.

Julien se passant une main dans les cheveux, l'air embarrassé. Il tient son portable à la main et semble hésiter.

Soudain, il se décide.

Le téléphone sonne dans le salon de Virginie.

Julien : Allô, c'est moi.

Virginie : Où es- tu ?

Julien : À Arras

Virginie : Mon pauvre ! Tu dois pas rigoler ! C'est pas très sexy par là. Tu rentres quand ?

(Puis, elle ajoute aussitôt) Attends, Nathalie frappe à la porte. Je vais lui ouvrir, je te rappelle.

(et elle raccroche)

(Julien s'agite et tourne en rond dans sa chambre ;se passant toujours la main dans les cheveux, il se parle à lui même).

Julien : Il faut bien que je lui dise tout de même.

Je peux plus la supporter *(de plus en plus fort)*

Je peux plus la supporter

Je peux plus la supporter

Il faut bien que je lui dise :

Je peux plus supporter ses copines. Un défilé permanent de talons aiguille qui poinçonnent le parquet au rythme des cancanages de tout le département.

Il faut que je lui dise :

Je ne peux plus supporter les dizaines de langues de vipère s'infiltrant derrière les rideaux de mon salon, qui sifflent à mes oreilles et percent mes tympans.

Il faut que je lui dise :

Je ne peux plus supporter de les entendre désosser une à une les pauvres victimes mâles ou femelles tombées entre leurs griffes.

Il faut que je lui dise :

Je ne peux plus entendre le portable glousser jusque dans mon lit ; j'ai l'impression de dormir avec un bouquet d'oies hystériques qui se glissent jusque dans mon slip pour voir ce qui s'y passe et en informer, via Facebook, l'ensemble de la gent féminine mondiale, y compris les étoiles.

Il faut que je lui dise:

Je ne peux plus aller au resto en compagnie d'une robote décorée comme un sapin de Noël, payer la note en souriant, et...

(Le téléphone sonne et interrompt sa réflexion. Julien hésite, puis décroche le téléphone)

Virginie : Allô, oui c'était Nathalie. Elle nous a trouvé des rideaux rouges parce qu'elle dit que les rideaux caca d'oie c'est pas beau.

Julien : Caca d'oie ?

Virginie : Pourquoi tu me téléphones ? C'est important ?

Julien : *(se passant une main dans les cheveux)* Nathalie, je vais pas rentrer ce soir.

Virginie : Ah ça tombe bien ! Nathalie est là pour quelques jours et tu sais bien que tu lui tapes sur le système.

Julien : Ah Bon ? *(se passant la main dans les cheveux)*

Virginie : Elle dit que tu sens la nouille, rapport à ton déodorant à la mozzarella ou quelque chose comme ça.

Julien : Ah bon ? *(se passant une main dans les cheveux)*

Virginie : Et puis, elle dit que tu grinces comme tu ne supportes que les semelles en caoutchouc. *(sur la droite, dans le salon de Virginie, on entend des gloussements)*

Julien : Ah bon ? *(se passant une main dans les cheveux)*

Virginie : Et puis tu clignotes (ça, c'est moi qui dis ça) quand tu réfléchis, tu clignotes.

(Virginie mime le clignement des paupières)

ça passe, ça passe pas

ça passe, ça passe pas *(sur la droite, on entend des gloussements)*

Julien : Ah bon ? *(se passant une main dans les cheveux)*

Virginie : Et puis elle dit que c'est insupportable de te voir à 4 pattes en train de sortir une à une les fourmis qui rentrent dans la maison sous prétexte qu'il faut respecter "les grosses bêtes " (*avec une grosse voix*)

Julien : Ah bon ? (*se passant la main dans les cheveux*)

Virginie : Et puis tu grinces des dents ...tu grinces des dents en dormant... et des genoux. Je ne sais pas comment tu fais mais tu grinces des genoux !

Julien : Ah bon ? (*se repasse une main dans les cheveux*)

Virginie : Évidemment, tu peux pas savoir, tu te relèves pas pour te regarder dormir.

Et puis, quand t'as peur devant un film, tu prends ma main et tu me ronges les ongles, oui mes ongles, à moi ; c'est insupportable !

Julien : Ah bon ? (*se passe les deux mains dans les cheveux*)

Virginie : Et puis on en a marre de te voir t'accrocher à tes cheveux 20 fois par jour.

Julien : Ah bon ? (*arrêtant son geste*)

Virginie : Et puis, quand tu jouis, tu tires la langue.

Julien : Ah bon ?... Dis-moi, y a quelque chose qui te plaît chez moi ? À toi et à tes copines ?

Virginie : Oh oui ! Ton vocabulaire.

Julien : Ah bon ?

Virginie : Oui, ben, on en parlera plus tard.

Julien : (*S'écroulant sur une chaise, se passant une main dans les cheveux*)
(*dans un souffle*) :

Ah bon ?

Noir

Isabelle Bernède